

LEDEVOIR

«Le plongeur» : plonger tête première



Photo: Sphère média Henri Picard dans une scène du film «Le plongeur»

Manon Dumais

24 février 2023 Critique

Cinéma

La qualité d'un roman n'assure en rien le succès de son passage au grand écran. Ainsi Alfred Hitchcock transformait des romans de gare en chefs-d'oeuvre, tandis qu'Orson Welles et Terry Gilliam se sont heurtés à un mur avec *Don Quichotte*. Plus près de nous, *Les fous de Bassan* (https://www.ledevoir.com/culture/cinema/581950/dans-le-retroviser-du-cinema-quebecois-il-pleuvait-deja-des-oiseaux?utm_source=recirculation&utm_medium=hyperlien&utm_campaign=corps_texte), d'Anne Hébert (https://www.ledevoir.com/culture/cinema/581950/dans-le-retroviser-du-cinema-quebecois-il-pleuvait-deja-des-oiseaux?utm_source=recirculation&utm_medium=hyperlien&utm_campaign=corps_texte), revisité par Yves Simoneau, n'a pas fait l'unanimité, tandis que Simon Lavoie a été touché par la grâce en transposant *La petite fille qui aimait trop les allumettes* (https://www.ledevoir.com/culture/cinema/512017/horreur-bucolique?utm_source=recirculation&utm_medium=hyperlien&utm_campaign=corps_texte), de Gaétan Soucy.

Fort des adaptations réussies d'oeuvres de Marc Robitaille (*Un été sans point ni coup sûr* (https://www.ledevoir.com/culture/cinema/199234/entretien-avec-francis-leclerc-et-marc-robitaille?utm_source=recirculation&utm_medium=hyperlien&utm_campaign=corps_texte)), de Félix Leclerc (*Pieds nus dans l'aube* (https://www.ledevoir.com/culture/cinema/476904/quand-mon-pere-etait-enfant?utm_source=recirculation&utm_medium=hyperlien&utm_campaign=corps_texte)) et de Fred Pellerin (*L'arracheuse de temps*), Francis Leclerc partait avec une bonne longueur d'avance pour donner vie au remarquable roman autobiographique de Stéphane Larue, *Le plongeur* (https://www.ledevoir.com/lire/581413/le-plongeur-de-stephane-larue-remporte-un-prix-litteraire-en-anglais?utm_source=recirculation&utm_medium=hyperlien&utm_campaign=corps_texte) (Le Quartanier, 2016). D'autant plus qu'il a choisi pour allié **Éric K. Boulianne** (https://www.ledevoir.com/culture/cinema/758101/cinema-eric-k-boulianne-dans-la-stratosphere?utm_source=recirculation&utm_medium=hyperlien&utm_campaign=corps_texte) qui, bien qu'à sa première adaptation littéraire, avait fait valoir plus d'une fois ses talents de scénariste à la télé comme au cinéma (*Les pêcheurs, De père en flic 2, Les Barbares de La Malbaie, Viking...*).

Tout en demeurant fidèles au roman, à l'énergie brute qui s'en dégage, à la fulgurance de son style, à sa poésie urbaine, Leclerc et Boulianne ont su y imposer leur griffe. Le premier en créant savamment des atmosphères tantôt glaciales comme l'hiver montréalais, tantôt torrides comme une cuisine durant le coup de feu ; le second en y donnant son sens inné du rythme et son don de créer des personnages plus vrais que nature.

Récit d'apprentissage flirtant avec le thriller sur fond de metal hurlant (la *playlist* est d'ailleurs assez jubilatoire), *Le plongeur* (<https://www.youtube.com/watch?v=gkrxhgUKAs>) met en scène Stéphane (<https://www.youtube.com/watch?v=gkrxhgUKAs>) (Henri Picard), 19 ans, natif de Trois-Rivières, étudiant en graphisme au cégep du Vieux Montréal. Quand il n'a pas le nez plongé dans un livre, il a les yeux rivés sur une machine de vidéopoker. Endetté jusqu'aux dents, cachant sa dépendance au jeu à ses proches, sauf à son cousin Malik (Guillaume Laurin) et à sa blonde, Mari-Lou (Jade Charbonneau), il décroche, grâce à un ami, un emploi comme plongeur dans un chic resto du Plateau Mont-Royal, La Trattoria.

Dans cette cuisine tapageuse où la vaisselle sale s'empile à une vitesse vertigineuse, où Renaud (Fayolle Jean Jr.) doit composer avec l'incompétence de Christian (Éric K. Boulianne), Stéphane rencontre une faune haute en couleur, dont la fantasque Bonnie (Joan Hart), avec qui il partage un amour du metal, le démesuré Bébert (Charles-Aubey Houde), qui le prend sous son aile, et l'intrigant Greg (Maxime de Cotret), à qui il ne veut pas déplaire.

Minutie et soin maniaque

À l'instar du roman, ce qui séduit par-dessus tout dans le film, c'est la minutie avec laquelle sont dépeintes la dépendance au jeu, la restauration, la vie nocturne, la solitude des grandes villes. À cet égard, il faut saluer la direction artistique de Mathieu Lemay, qui a créé des décors avec un soin maniaque, la conception sonore d'Olivier Calvert, qui nous plonge par endroits dans une atmosphère de film d'horreur, la photo de Steve Asselin, qui sait si bien sculpter les ombres, et le montage d'Isabelle Malenfant, qui colle parfaitement au tumulte ambiant. Empruntant à l'esthétique de Scorsese et aux codes du cinéma de genre, Francis Leclerc traduit puissamment l'emprise du jeu sur le personnage central, son attrait pour cet univers où tous les excès sont permis, le gouffre du mensonge dans lequel il s'enfonce.

Dans le rôle du timide Stéphane, Henri Picard joue parfaitement sa partition, sans se laisser éclipser par ses partenaires défendant des rôles plus flamboyants. S'il parle peu, ses yeux et son visage en disent long sur les tourments de son personnage. Chapeau à Marc-André Grondin qui assure la narration du film, prêtant au Stéphane trentenaire une assurance un chouïa baveuse (pour mémoire, Picard avait incarné la version adolescente du personnage de Grondin dans *Mafia Inc* (https://www.ledevoir.com/culture/cinema/572944/mafia-inc-splendeurs-et-miseres-des-gangsters?utm_source=recirculation&utm_medium=hyperlien&utm_campaign=corps_texte)), de Podz (https://www.ledevoir.com/culture/cinema/572944/mafia-inc-splendeurs-et-miseres-des-gangsters?utm_source=recirculation&utm_medium=hyperlien&utm_campaign=corps_texte)). Enfin, la grande révélation du film s'avère Charles-Aubey Houde. Dans chaque scène, l'acteur s'impose avec panache et insuffle à son cuisinier gargantuesque une émouvante humanité.